Colloque Culture Papier du 9 octobre 2014
"Le papier en toute liberté"

Jacques Krabal, député de l'Aisne, maire de Château-Thierry

Monsieur le Président,

Mesdames et messieurs,

C'est avec plaisir que j'ouvre aujourd'hui, en tant que député mais aussi et surtout en tant que président du groupe d'études « Papier et imprimés » ici à l'Assemblée nationale ce quatrième colloque Culture Papier dans cette salle Victor Hugo. Je le rappelle avait écrit dans les contemplations : « Les écrivains ont mis la langue en liberté. » Nous voilà donc au cœur de ce colloque, qui à n'en pas douter et à la vue de la qualité des intervenants sera riche et productif.

En introduction de ce colloque, je me permettrais encore une citation de Victor Hugo qui écrivait dans Océan : "La liberté commence où l'ignorance finit."

Là où l'ignorance finit ! Et oui, le papier et l'écriture est un vecteur de lutte contre l'ignorance. C'est même l'un des plus importants. Savoir lire, savoir écrire, voilà un rempart contre l'ignorance et donc pour la liberté.

Sans m'étendre sur le débat stérile d'opposition du papier au numérique, je souhaite toutefois revenir sur quelques éléments qui m'apparaissent essentiels de rappeler.

En termes de lecture, passer d'un support papier à un support écran ne peut se limiter à la simple dimension du support. Du papier à l'écran, quand il s'agit de lire, on fait plus que de passer d'un support à un autre. On convoque des ressources physiques et cognitives différentes, tout autant que l'on met en œuvre des cheminements de compréhension divers.

On peut aujourd'hui s'interroger en ces termes : lit-on plus ou moins qu'avant ? Comment Internet a-t-il changé la donne ? Que lit-on aujourd'hui ? Que font nos yeux, notre cerveau, lorsque nous lisons ?

3 domaines sont généralement analysés et comparés : la visibilité, la lisibilité et la compréhension.

1 -Visibilité : une histoire de contraste

L'important ici est la notion de contraste puisque même pour du simple noir sur blanc, le contraste diffère largement du papier à l'écran. C'est bien là la preuve que le modèle papier ne peut pas être apposé simplement sur écran en imaginant que rien ne change. Une précision importante toutefois : les liseuses les plus modernes sont à différencier des tablettes, en ce sens qu'elles ne sont pas rétroéclairées.

2- Lisibilité : identifier les mots

Ce qui importe lorsque l'on parle de lisibilité, c'est notre faculté à identifier les mots. Avec l'expérience, nous ne lisons en effet plus tant les mots que nous les reconnaissons. Dans l'idéal, l'œil arrive au milieu du mot comme un centre de gravité, ce qui permet d'optimiser et faciliter l'identification.

Le rétro-éclairage conduit à s'arrêter plus souvent au début du mot, compliquant donc l'identification, et générant plus de fatigue visuelle. La vitesse de lecture sur écran rétroéclairé se révèle ainsi 20 à 30% plus lente.

Un constat qui pose également la question de l'apprentissage. Quand un enfant apprend à lire, il apprend aussi à repérer la position des mots dans un texte. Dans la pratique, on revient souvent en arrière, et il faut que ces retours puissent être facilités, pour développer notre mémoire spatiale. Or, le scrolling écran banalisé par Internet est un frein à ces retours. Il oblige même parfois à relire tout un paragraphe, générant une fois encore une perte de temps.

3 - Compréhension : ne pas perdre son chemin

Tout le monde s'est déjà retrouvé confronté à ce que l'on appelle l'hypertexte. Décrit comme un procédé d'enrichissement digital du contenu, il fait l'objet d'utilisations plus ou moins judicieuses sur Internet. Cliquer sur des liens nous amenant à de nouveaux contenus conduit rapidement à multiplier les niveaux de lecture. Le procédé tend ainsi rapidement à faire digresser. Au bout du troisième ou quatrième niveau de lecture, nous sommes déjà en situation de désorientation cognitive.

Il est absolument nécessaire et souvent difficile, notamment pour les jeunes, de maintenir une cohérence entre ce qu'on est en train de lire, et ce qu'on a lu précédemment. Il en résulte une lecture d'initiés nécessitant des compétences nouvelles. Si on ne connaît pas trop, on va enchaîner des clics un peu partout jusqu'à perdre son chemin. Si en revanche on sait se repérer, on va pouvoir faire les bons choix. Sans expertise, on va tout gober jusqu'à multiplier les informations redondantes, et c'est le problème de la multi-modalité : trop d'information tue l'information. Or, « un bon texte est un texte qui se mémorise bien »

Là-encore, se pose la question de l'apprentissage, ce phénomène d'enchainements des liens, des contenus donc, n'est pas forcément grave pour les lecteurs déjà formés, mais c'est plus gênant pour ceux en phase d'apprentissage. Il faudrait presque aujourd'hui former à trier les informations, pour ne pas se disperser et céder de trop aux stratégies d'évitement. Car nous assistons moins à la naissance d'un "journalisme numérique" qu'à l'émergence d'une nouvelle industrie (et d'un marché) planétaire de l'information.

Concernant la dématérialisation, le livre blanc sur lequel travaille le Groupe d'études et qui sortira d'ici la fin de l'année, viendra apporter des propositions concrètes sur ce sujet précis, ce concept très à la mode, il faudrait qu'il y ait de la dématérialisation partout, j'aimerais faire un petit rappel historique. En 1990 le numérique était quasiment inexistant. En 1993 quelques 130 sites « web » voyaient le jour et 4 ans plus tard ils sont plus d'un million. Les TIC étaient nées.

Avec elles, les espérances de construction d'une économie immatérielle et dématérialisée prenaient leur envol. Pourtant, aujourd'hui cet idéal bien réel reste encore à démontrer.

En effet, les infrastructures nécessaires à l'alimentation des terminaux personnels consommeraient près de 670 terrawatts heure en 2012 en constante augmentation soit près de deux fois la consommation française… Si on ajoute à cela le taux d'équipement des ménages avec près de 6.7 écrans par foyer et le faible taux de recyclage et les problématiques inhérentes (export des déchets, toxicité, etc…) A l'heure ou notre parlement évoque la transition énergétique pour une croissance verte, il me parait important de pouvoir débattre sur ces questions primordiales : quelle croissance voulons-nous ?

Ramené à qui serait une écologie de l'information, ce qui se passe tient du darwinisme et d'une banale histoire de chaîne alimentaire : En se précipitant dans l'océan du Web, la presse ne fait rien d'autre que se jeter dans les bras de son prédateur.

Elle pense y renaître et frayer avec les gros poissons du marché de l'info qui en occupent déjà les profondeurs : elle n'y servira -- n'y sert déjà ! -- que de plancton nourricier additionnel.

Dans un monde où la totalité des informations est de plus en plus organisée, et commercialisée, par le biais de logiciels enregistrant et analysant, à chaque seconde (sans demander l'avis de qui que ce soit) nos comportements de lecteurs-internautes, le papier apparaîtra bientôt comme une valeur-refuge de la pensée.

Le modèle économique du « papier » connaît des difficultés. J'entendais Paulo Coelho hier au Franfurt Book Fair que tout changement industriel était source de résistance et de rappeler que les moines avaient protestés en leur temps contre le livre imprimé de Gutenberg.

Le modèle numérique a le vent en poupe, mais c'est un fantasme. Il n'existe - péniblement, coûteusement - que pour les superpuissances médiatiques et les nouveaux entrants 100 % numériques.

Le papier fera figure de rempart, si ce n'est « d'acte de résistance » à une surveillance, consentie ou contrainte, mais de plus en plus fine et performante, de chaque lecteur sur écran.

Alors n'entrons pas en résistance contre le numérique mais avec le numérique.

Et rappelons-nous ce qu'est le papier.

Le papier, c'est la lettre qu'écrit l'amoureux, c'est la partition que compose l'artiste, c'est la photo qu'imprime l'esthète. C'est aussi le dessin que griffonne le jeune enfant, c'est le magazine qui émeut l'adolescent, c'est le journal, gratuit ou payant, qui nous apporte les nouvelles. Le papier, c'est encore la carte qui confère une identité, le passeport qui rend libre de voyager, le visa qui permet de séjourner.

Le papier, c'est un rapport quotidien, dans les petits et les grands moments de notre existence. Il est le lien charnel qui nous unit à la culture, à l'art, la fenêtre que nous ouvrons sur le monde, au travers de nos lectures. Il est ce regard attentif et bienveillant que nous accordons à l'autre quand nous découvrons ses mots.

Le papier habille, quand il est peint, il fait plaisir, quand il est cadeau, il enjolive, quand il se fait crépon. Il devient tour à tour objet d'art ou document officiel, ponctuant chacune des étapes de notre vie. Il porte notre voix dans l'urne du bureau de vote.

Oui, notre histoire est intimement liée au papier. Support des langues, des religions ou de la monnaie, le papier a permis de sortir de l'obscurantisme, en devenant l'Encyclopédie de Diderot, d'Alembert et des Lumières.

Aujourd'hui, le papier n'est ni dépassé, ni condamné à disparaître par la dématérialisation. Papier et numérique sont complémentaires et non antagonistes. Il est innovation, technologies de pointe, il conduit la chaleur, il stoppe les ondes ; il est intelligent et interactif.

Le papier ne provoque pas la déforestation qu'on lui reproche régulièrement. Il est recyclable plusieurs fois.

Historiquement, le Sud de l'Aisne dont je suis le député a un lien tout particulier avec le papier.

En 1539, c'est à Villers-Cotterêts que François Ier appose sa signature sur le papier, avec l'Ordonnance fondatrice des actes d'Etat-Civil et de la francophonie. Roi de la renaissance, il avait compris l'importance du savoir et des mots. En 1547, Pierre de Chastel écrira de lui : « En ce qui concerne les lettres, aussi bien grecques et latines qu'hébraïques, le feu roi ne les a pas seulement honorées magnifiquement en son royaume et au-dehors, mais il les a édifiées et plantées en son peuple par ses largesses et ses libéralités. »

En 1668, Jean de La Fontaine, inscrit, sur le papier et pour la postérité, le nom de Château-Thierry au côté du sien. A cette époque, seule une infime élite avait accès au livre. Aujourd'hui, le combat contre l'illettrisme doit continuer d'être mené. Merci aux enseignants, aux professeurs, aux associations et aux bénévoles qui sont également engagés dans cette mission d'intérêt général.

C'est aussi à Jean Macé, à qui notre médiathèque a emprunté son nom, que le livre doit son essor et son implantation massive dans les bibliothèques populaires de nos villages.

Parce que, lire, c'est vivre libre ! Le livre est un instrument essentiel de l'éducation et de l'émancipation, alors, merci aux imprimeurs et aux libraires. Nous tous ici, que serions-nous devenus sans papiers et sans livres ?